

Vincent Bernard de Tscharner, 1728-1778 [Enid Stoye]

Autor(en): **Schazmann, P.E.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **6 (1956)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

beigefügt — Ausdruck einer nicht nur künstlerischen, sondern auch liturgischen Renaissance.

Schmids hundertseitiger Text gliedert sich in eine sowohl chronologisch als auch stilistisch durchaus zu verantwortende Dreiteilung: die Handschriften ausgangs des Mittelalters (Buchmalerei im Kloster St. Gallen, wo noch jetzt «von einer Art Skriptorium» gesprochen werden kann; Freiburger Buchmalerei zwischen Gotik und Renaissance; Hss. aus der Nordwest- und Westschweiz); sodann die Handschriften der Renaissance (der Meister des Laurenz von Heidegg; die prunkvolle st.-gallische Buchmalerei unter Abt Diethelm Blarer; Claudio Rofferio, «eine singuläre Erscheinung in der Geschichte der Buchmalerei in der Schweiz»; der Monogrammist B. G. mit seinem köstlichen Codex im Stiftsarchiv Luzern); schließlich die Handschriften nach dem Konzil von Trient (der Monogrammist S. L. in Einsiedeln und Pfäfers; die Luzerner Buchmalerei an der Wende des 16. Jahrhunderts; P. Johann Caspar Winterlin aus Luzern in Muri, mit dessen Tod 1634 der letzte klösterliche Schreiber und Buchmaler verschied). Der Text wird durch die sehr reich, aber fachmännisch ausgewählten Wiedergaben — es sind 6 faksimile Farbtafeln und 52 ganzseitige Schwarztafeln, welche letztere 131 typische Buchseiten bzw. Ausschnitte bieten — bestens dokumentiert. Die notwendigen Verzeichnisse und Register fehlen bei dieser durch besonderen Forscherfleiß ausgezeichneten Arbeit selbstverständlich nicht.

Ein besonderes Verdienst erwarb sich der Verfasser durch seinen vorbildlichen Handschriftenkatalog (S. 125—162!), worin er alle seine Hss. ausführlich beschreibt und damit den Bibliotheken bzw. Archiven (Aarau, Basel, Bern, Beromünster, Einsiedeln, Freiburg, Luzern, Mellingen, Pruntrut, St. Gallen, Sarnen, Solothurn, Zürich) den dankenswertesten Gegendienst leistet. Man erkennt aus der ganzen Anlage des Bandes und besonders aus diesem Katalog den vielseitigen Wissenschaftler, der — in erfreulichem Unterschied zu früheren Kunstgeschichten — die Manuskripte nicht gewaltsam aus ihrem biologischen Zusammenhang herausreißt. Denn neben seinem Hauptanliegen — der Bewertung der künstlerischen Leistung — vernachlässigt er die vielleicht mühsameren paläographischen, handschriftenkundlichen, bibliotheks- und kirchengeschichtlichen Voraussetzungen nicht. Der Verfasser hat sein Ziel, «mit der Erschließung ihrer buchmalerischen Leistungen ein möglichst farbiges Bild und eine möglichst umfassende Anschauung von der Kultur einer Epoche zu gewinnen» (13), erfreulicherweise erreicht.

St. Gallen

Johannes Duft

ENID STOYE, *Vincent Bernard de Tschärner, 1728—1778*. Imprimerie St-Paul, Fribourg 1954; Barmelea Book Sales, Londres.

Le livre de Mlle Enid Stoye sur Vincent Bernard de Tschärner porte comme sous-titre: Une étude de la culture suisse au XVIIIe siècle. (A Study of Swiss culture in the 18th century.) Il couvre en réalité plus que la biographie

de V. B. de Tscharnier et moins que le sous-titre. Mais il n'en constitue pas moins un très remarquable apport à la connaissance d'une élite suisse à cette époque et du personnage étudié.

Le premier chapitre est intitulé: «Le fond bernois» (The Bernese background) et l'on passe insensiblement, dans les chapitres suivants, à un arrière-plan plus vaste, embrassant une grande partie de la Suisse et des pays voisins. Ce fond du tableau est si riche qu'il nuit quelque peu au portrait lui-même.

L'intérêt historique et documentaire du milieu et de l'époque où cet éminent représentant d'une grande famille patricienne suisse évolue révèle chez l'auteur de sa biographie un historien consciencieux et avisé digne de présenter des fresques plus importantes encore, plutôt qu'un biographe né. On sent que l'auteur n'a pas pu ou pas voulu s'enthousiasmer pour son personnage et, arrivé à la fin de son travail, il présente cette vie presque comme une faillite dont il demeurerait bien peu de chose. Sa traduction des poèmes d'Albert de Haller n'a eu qu'un succès limité, son Histoire des Confédérés a été surpassée, sa traduction de la Messiede est perdue et ses études économiques et politiques n'ont fait que peu d'impression tandis que la République qu'il avait servie allait changer de nature après sa mort. Ce serait donc plutôt son genre de vie que son œuvre qui garderait de la valeur.

Ces conclusions nous paraissent trop négatives soit pour V. B. de Tscharnier soit pour sa trop modeste biographe. Car dans les 260 pages de son livre, Mlle Stoye nous a apporté beaucoup plus sur son personnage. Dès son plus jeune âge, Tscharnier portait des jugements très exacts sur les grands écrivains, en particulier sur Voltaire, sur les poètes allemands et anglais. Il voyageait d'autre part avec intelligence, les yeux grand ouverts. Comme historien surtout, il a fait beaucoup et c'est Mlle Stoye qui nous l'apprend. Son chapitre 4 en particulier est remarquable à cet égard. Dans d'autres domaines également, celui de la diffusion des bons livres, du rôle des bibliothèques particulières et publiques, de l'encouragement aux écrivains, Mlle Stoye nous donne de l'inédit très bien mis en valeur.

A 19 ans, V. B. de Tscharnier demande à son ami de Sinner, devenu Directeur de la Bibliothèque municipale de Berne, d'encourager la jeunesse de Berne à lire en lui procurant des lectures décentes. Auparavant, il avait déploré l'oisiveté des jeunes patriciens dissipés, suffisants, désœuvrés, n'étant habiles qu'au jeu et ne connaissant que la qualité des meilleurs crûs.

A Moiry près d'Yverdon, Tscharnier avait appris le français au point de pouvoir publier des traductions de valeur de poètes allemands et anglais et il participa ainsi au grand rôle de la Suisse comme intermédiaire entre diverses cultures. Plus tard, il révélera à ses compatriotes la littérature et les sciences d'Italie. Notons en passant que Mlle Stoye a omis la présentation par Tscharnier aux lecteurs français du «Traité des délits et des peines» de Cesare Beccaria. Grâce à lui, Beccaria connut la célébrité pour son petit livre qui fit faire des pas de géant au droit pénal.

Par son «Histoire des Confédérés», Tscharner a attiré l'attention des historiens sur la cohérence de notre histoire — ainsi que le montre très bien Mlle Stoye — sur son développement constitutionnel plutôt que sur les anecdotes dont on se contentait auparavant, sur l'importance de ce qu'on appelle maintenant l'heuristique. Il créa un véritable esprit d'équipe entre les historiens et communiquait à Zurlauben et à Haller fils le fruit de ses recherches, qui apparaît dans leurs œuvres. De leur côté, ceux-ci mettaient à sa disposition leurs bibliothèques et leurs archives. Le désir de faire œuvre patriotique en écrivant l'histoire faisait disparaître les rivalités et palliait en partie aux difficultés faites aux chercheurs par certains propriétaires de chroniques ou — lors de l'impression — par les autorités craintives parfois encore plus que dans les monarchies quant aux travaux sur l'origine et la qualité des libertés ancestrales.

Au sein de la Société économique dont il fut un membre influent du comité et dans la Société typographique qui fut son œuvre, V. B. de Tscharner fut un animateur et il y fut aidé par Felice surtout. Ses impressions et compendiums dépassèrent le cadre de nos frontières. Mlle Stoye a enfin consacré de belles pages à Tscharner époux et père, à sa correspondance privée et à son activité dans les affaires publiques, à Aubonne puis finalement au Tessin où l'atteignirent les attaques du mal qui l'emporta quelques semaines plus tard, encore jeune, dans sa ville natale.

Tscharner mourut stoïquement en remerciant la Providence de lui éviter les souffrances de l'invalidité après une vie si active. C'est pour nous avoir montré la valeur de cette noble existence et le cadre dans lequel elle évolua que Mlle Stoye doit être félicitée. Disons pour terminer que ce livre est fort bien illustré de portraits de famille et de belles estampes. Comme il s'adresse avant tout aux érudits, on peut regretter qu'il ne contienne pas un index des personnes.

Berne

P. E. Schazmann

GIUSEPPE GIARRIZZO, *Edward Gibbon e la cultura europea del settecento*. Napoli, Istituto italiano per gli studi storici, 1954. 1 vol., 535 p.

Comme l'indique le titre de son ouvrage, M. Giarrizzo s'est proposé d'élucider une fois pour toutes le problème de la dette de Gibbon à l'égard de son siècle et, en conséquence, celui de son originalité, de la nouveauté de son œuvre par rapport à celle de ses prédécesseurs lointains ou immédiats. La question n'est pas nouvelle, certes, mais elle n'avait jamais été traitée pour elle-même, ou ne l'avait été que bien superficiellement. Pour en faire sa préoccupation exclusive, une vaste érudition était indispensable. Il ne suffisait pas de connaître Bossuet et Tillemont, Montesquieu et Voltaire, Hume et Robertson. Il fallait avoir examiné avec attention les innombrables écrivains plus ou moins oubliés dont Gibbon avait su tirer parti. Tâche énorme et fastidieuse. M. Giarrizzo s'y est attelé, non seulement avec une